

«L'Un et l'Autre», le passé décomposé

Par Clémentine Mercier — 22 mars 2018

Au Palais de Tokyo, les artistes Kader Attia et Jean-Jacques Lebel présentent une collection d'œuvres et d'objets fétiches, dont les histoires méconnues traduisent cicatrices coloniales et rapports de domination encore à vif.



Au Palais de Tokyo, l'installation de Kader Attia «The Culture of Fear: an Invention of Evil» (2013). Photos ADAGP. Paris 2017

Une petite statue à deux têtes, probablement africaine, légendée «venue de nulle part». A côté, comme une mise en perspective, une statuette bicéphale en bois de l'île de Pâques. Etrange. Quels secrets véhiculent-elles ? C'est tout le sel de l'exposition «l'Un et l'Autre», au Palais de Tokyo, que de savoir poser ainsi les énigmes. Elles sont formulées par les artistes Kader Attia et Jean-Jacques Lebel, tout à la fois commissaires et invités de l'événement, et s'énoncent sous la forme d'un déballage d'objets fétiches, les leurs mais aussi ceux d'autres artistes, qu'ils ont conviés dans ce qui ressemble bien à un chœur de tragédie grecque. Les deux hommes se sont entendus pour accorder leurs voix inquiètes de coryphées. «L'Un et l'Autre» se présente comme une sorte de laboratoire, un chantier en devenir, croisant des thématiques communes.

Les deux étaient faits pour se rencontrer. Jean-Jacques Lebel, fils de Robert Lebel (premier biographe de Marcel Duchamp), est né en 1936, et a bien connu Duchamp et André Breton. Artiste, écrivain, collectionneur, il est aussi l'auteur du premier happening européen en 1960 à Venise. Il s'est surtout élevé très tôt contre la guerre d'Algérie, en organisant «l'Anti-Procès» en 1960-1961, une manifestation-exposition contre la torture et la guerre de décolonisation. Il pourrait être le père de Kader Attia. Ce dernier, né en France en 1970 de parents d'origine algérienne, a été bercé par les récits familiaux de la guerre d'Algérie. Lauréat du prix Marcel-Duchamp en 2016, passionné d'histoire et formé à la philosophie, Attia travaille sur le choc et

le métissage des cultures. Dans des films, à travers des photos ou des collections d'objets, Kader Attia interroge les symboles de l'hégémonie occidentale, met en évidence les inégalités, souligne les cicatrices. De sa double nationalité, de ses allers-retours entre Alger, la France et Berlin, où il vit désormais, Attia fouille la mémoire, pointe les plaies qui suintent et les sutures qui craquent. Il met en évidence les hybridations nécessaires à la réparation... Kader Attia et Jean-Jacques Lebel se sont rencontrés à Metz autour d'une exposition sur la Première Guerre mondiale. Attia avait travaillé sur les gueules cassées de 1914-1918. Lebel avait collectionné les objets fabriqués dans les tranchées par les poilus.



Jean-Jacques Lebel, 81 ans, et Kader Attia, 47 ans. (P. Fouque. ParisMatch. Scoop)

Détournement

Dans une vitrine, la collection de Lebel rassemble des objets bricolés avec des douilles d'obus, des balles de fusil ou des baïonnettes. En pleine boucherie, les poilus transformaient des machines de guerre en objets d'art : les douilles prennent la forme de drôles de chopes de bière à casque à pointe, d'un touchant petit avion-jouet, d'un crucifix, d'une pipe à opium, d'une serpe... «*Nous sommes en 14-18 et, au même moment, le mouvement dada détourne et transforme les objets*», rappelle Jean-Jacques Lebel, qui possède environ 3 000 pièces. Le ready-made et la pratique du détournement, la réappropriation culturelle, marquent l'histoire de l'art moderne. «*On ne découvre pas un objet, c'est lui qui vient à nous*», lui a dit un jour André Breton. C'est avec un esprit nomade que les deux complices ont accueilli des objets migrants. Sans papiers, les choses voyagent, se transforment et adoptent de nouveaux usages. Comme ces fusils AK-47 qui deviennent un trône. Venu d'Afrique, ce siège fabriqué par l'artiste Gonçalo Mabunda raconte la guerre d'indépendance du Mozambique. Lors de la démilitarisation, les armes ont été jetées dans la jungle et coupées en deux. Recyclées, elles sont devenues des charrues ou des œuvres d'art...

Pensée d'abord pour la Maison rouge, l'exposition prend la forme d'un village de cases au Palais de Tokyo. On entre dans des sortes de cabanes pour contempler des films, des sculptures, des masques, des objets d'artisanat, des photographies... «*On ne montre pas des choses qui valent cher mais, pour nous, elles ont une énorme valeur artistique*», confie Lebel. Il y a là une caméra en fil de fer venue du Malawi, une boîte de conserve devenue passoire et des bijoux à foison. «*Une anecdote extrêmement importante m'a amené à ce travail, commente Kader Attia. Ma grand-mère, pendant la guerre d'Algérie, était dans la résistance.*

Elle collectait les bijoux des vieilles dames. Ces bijoux étaient accumulés dans une grotte près de notre ferme, au milieu de nulle part. Au bout de plusieurs mois, des hommes venaient à dos d'âne les chercher et les emmenaient jusqu'à la frontière tunisienne où il y avait le siège du FLN, en passant par les montagnes. Ces colliers étaient désossés et fondus en lingots d'argent. Avec, on achetait des kalachnikovs pour financer la rébellion.» L'artiste marqué par ces récits familiaux a grandi parmi ces objets. Il les explique avec le *Manifeste anthropophage* (1928) de l'écrivain brésilien Oswald de Andrade. «*Pourquoi les bijoux incorporaient les pièces de monnaie ? Pendant des années, j'ai observé comment les objets berbères incluaient dans leur structure des représentations du pouvoir colonial et de la République. Cette appropriation culturelle lutte en secret contre le pouvoir colonial. Et j'ai compris que ces gestes sont à l'origine des révolutions.*» Exemples de «cannibalisme culturel», colliers, boucles d'oreilles, bracelets berbères dévorent la culture dominatrice pour mieux la recracher. Ils font écho au film de Jean Rouch, *les Maîtres fous*, où des possédés en transe au Ghana miment les figures coloniales pour mieux les régurgiter en une bave mousseuse et blanche.



Avion fabriqué avec des balles de fusil par un soldat durant la guerre de 14-18. (Photo DR)

«Un visiteur a vomi»

Au cœur de l'expo, deux terribles installations qui se répondent. Avec *Poison soluble. Scènes de l'occupation américaine (Bagdad, 2013)*, Jean-Jacques Lebel nous plonge dans un labyrinthe aux murs tapissés des photos d'Abou Ghraïb. «*Hier, une personne s'est évanouie. A Genève, un visiteur a vomi. Comment la société produit-elle Abou Ghraïb ? C'est cela mon travail, défend-il. Avant, on ne se vantait pas de faire le mal, c'est une situation nouvelle que les tortionnaires se glorifient en donnant la preuve de leur ignominie. Sur les photos, ils sont fiers et n'ont pas honte.*» En miroir, *The Culture of Fear : an Invention of Evil* (2013) de Kader Attia répond à celle de Lebel, interdite aux mineurs. Sur des étagères métalliques, journaux du XIX^e et magazines contemporains (*le Petit Journal, le Journal des voyages, Time, Der Spiegel...*) attisent la peur de l'autre, qui mène à Abou Ghraïb. Pour Kader Attia, la

figure du Mal a été inventée dans les illustrations orientalistes. *«J'adore et je déteste les peintures orientalistes. Elles travaillent de concert avec le pouvoir pour la gloire de l'expansion coloniale. C'est là que s'invente le démon, cet être dit sans civilisation, incarnant un fantasme. Aujourd'hui, même les terroristes s'emparent de cette esthétique en portant de longues barbes, des turbans en exécutant à l'arme blanche.»*

C'est aussi une exposition en forme de cri. Avec toutes les modulations d'un cri de fureur, de douleur, de désespoir, d'appel au secours... On le voit bien à l'entrée : dans la courte vidéo qui nous accueille - un essai pour le film *la Fin du monde* d'Abel Gance -, Antonin Artaud hurle, les yeux hors de lui-même. Il s'égosille car la fin du monde approche. Face à l'apocalypse, ce cri de peur est aussi une sirène d'alarme. Et c'est cette voix stridente, prophétique et sombre que veulent adopter les deux artistes, qui livrent ici, et surtout, une leçon d'amitié : au fil des pièces, la voix d'Artaud se mue en dialogue entre les deux hommes dans un sympathique face-à-face. De courtes vidéos sur des iPad les mettent en scène assis sur un canapé, en pleine conversation. Parler pour mieux se connaître, comprendre les objets d'arts et débusquer la violence des rapports humains. Parler pour partager des positions esthétiques aussi. Parler pour faire un art engagé ? *«Kader et moi pensons qu'on ne peut pas continuer à faire de l'art comme avant, à s'occuper de notre carrière et de nos petites histoires de cul... J'ai horreur de ce mot "engagé" car cela fait "Parti communiste" et cela veut dire que le parti vous dicte ce qu'il faut peindre, affirme Lebel. Moi, je suis un anarchiste. Avec Kader, nous sommes sur la même longueur d'onde d'une révolte subjective. Nous livrons des pistes de réflexion, de rêve, de pensée critique en anthropologie visuelle.»* Avec une ambition considérable, qui ne va pas sans tentatives un peu brouillonnes. Quand bien même elle se pare d'une certaine modestie : *«Les artistes regardent les objets ni comme des collectionneurs ni comme des scientifiques... Il faut admettre parfois qu'on ne comprend pas.»*



Chaîne utilisée sur des esclaves (Photo DR)

Un peu exorcistes

Dans ce maelström d'images médiatiques qui exsudent la peur, Attia et Lebel choquent volontairement - il y a beaucoup de panneaux d'avertissement dans le parcours. Un peu



chamanes, un peu exorcistes. Alarmés par «*Trump, Poutine, et l'esclavage qui refait surface en Afrique*»... «*Je suis de la génération qui a demandé à ses parents : que faisais-tu quand Hitler est arrivé au pouvoir ?* se souvient Jean-Jacques Lebel. *Ils me répondaient : "On allait à l'opéra, au théâtre, on allait au boulot, on faisait des enfants."* Et nous, que fait-on ?»
On va voir cette exposition - les sens en alerte et attentifs au dehors.

L'Un et l'Autre de **Kader Attia** et **Jean-Jacques Lebel** Palais de Tokyo, 75016, jusqu'au 13 mai.

http://next.liberation.fr/arts/2018/03/22/l-un-et-l-autre-le-passe-decompose_1638182